

ment total ou d'évasion complète. À ce désir de s'arracher à un présent infâme, trouvent dans Rimbaud leur expression extrême. Les désespoirs parfois contradictoires des premiers romantiques, les haines de Baudelaire — qui ne discerne pas toujours les raisons profondes de son malheur, — l'inadaptation de Poe, éternel errant, Rimbaud les éprouvera jusqu'au paroxysme et leur cause véritable, jamais il n'aura la faiblesse de la voiler. Rimbaud, miracle unique, animé du souffle de la Révolution, après avoir lutté parmi les hommes de la Commune, devant l'échec de mai 1871 et le renouveau de la démocratie, après avoir écrit ses *Illuminations* — surréalistes d'un bout à l'autre — il s'évadera pour vivre son extraordinaire aventure, plus grande que son œuvre, défi jamais renouvelé à toutes les lâchetés et tous les esclavages. Avec Rimbaud, le Romantisme a dit son dernier mot : il ne pourra plus que se répéter. Et cependant le signe Rimbaud hante toujours les poètes, il domine toujours la route où s'engagent les angoissés qui sentent le sol manquer sous leur pas...

* * *

Rimbaud avait découvert avec une sûreté parfaite ce qu'allait être le destin de la France dans un long avenir. Dès que cesse le bruit des fusillades de Belleville, la République III^e s'installe. Il n'y a plus de craintes à avoir : 30.000 cadavres de révolutionnaires fument le tuf parisien ; la démocratie bourgeoise affermit ses assises au milieu d'une prospérité économique sans égale, tandis que le prolétariat, vidé de son meilleur sang, se laisse entraîner dans les luttes des politiciens. C'est la période II^e Empire qui recommence, bonheur plus stable, paré du masque de la Liberté. Poètes et artistes s'emploient à divertir les repos bourgeois : c'est le plus beau temps de la littérature alimentaire. Brusquement la guerre allume ses incendies, saigne les peuples, tord les hommes au point que tout est remis en question ; les bonheurs sybarites semblent menacés. 1917 rouvre l'ère des révoltes. Tous les mensonges démocratiques jetés à bas, l'homme va peut-être lutter pour conquérir la vraie Liberté : n'a-t-il pas découvert la fragilité de sa prétendue civilisation à la lueur du formidable embrasement ? La guerre qui a déshonoré la Démocratie a déshonoré aussi toutes les morales, toutes les croyances, tous les arts qu'elle a enrôlés à son service pour se donner les apparences de la pureté, de la beauté.

Or, tandis que le souffle de la Révolution soulevait tour à tour la Russie, l'Allemagne, la Hongrie, quelques écrivains et quelques artistes se groupaient pour mener la lutte contre les vieilles esthétiques : fait significatif, le mouvement Dada naissait en Allemagne, quelques mois avant qu'éclatât la Révolution (1918). Dada, c'est la révolte de l'esprit contre les fossoyeurs de l'esprit, l'esprit qui ne veut plus se laisser circonvenir par les louanges hypocrites de ceux-là même qui l'entraînent dans la mort : « Que venaient-ils nous raconter avec leur esprit quand il y avait seulement un esprit, celui de la Presse qui écrivait : Faites des dessins pour les affiches d'emprunts de guerre ! » (Georges Grosz). Inspiré par les désordres de la guerre et de la paix, Dada fut bien un art révolutionnaire, liant son sort à celui de la Révolution.

Mais qu'est-il arrivé ? Les espoirs de renouveau ne se sont pas réalisés : en Allemagne, en Hongrie, en Italie, la Révolution a été écrasée et après quelques années de dictature, nous voyons aujourd'hui la plupart des capitalismes européens reprendre le masque démocratique. Plus que jamais les temps sont beaux pour la pire littérature de *comptoir*. Les mœurs d'avant-guerre s'imposent partout à nouveau : même béatitude partout, même bien-être économique, même optimisme. Tandis que par-dessus les masses les partis politiques échangent les pires menaces démagogiques, un sommeil léthif pèse sur le troupeau. Sommeil malsain. Dans tous les milieux, l'indifférence atteint son maximum, le souvenir des fortes révoltes s'éteint. On achète et l'on vend : tout est à acheter ou à vendre. Un seul désir : jouir ; le plaisir rapide, fiévreux et sans joie. Civilisation de femmes où les hommes ne forment plus qu'une minorité réduite ; l'impression atroce que cette civilisation accepte de n'avoir plus son mot à dire. Pour le poète, une seule tâche : bercer ce mol abrutissement, se faire tout petit et ne jamais éveiller une pensée assez profonde pour qu'elle puisse troubler le repos des hommes. Littérature ? Je tire à 400.000. — Arts ? Connaissez-vous un marchand de tableaux ? — Théâtre ? . . .

* * *

C'est en ce temps qu'a éclaté le surréalisme. Il nous faut une fois encore songer à Rimbaud : 1873-1925 ; entre les deux époques, rapports aigus. Surréalisme, insurrection contre la réalité, dégoût du présent, soulèvent partout un beau ricanement : le présent, il n'est pas si désagréable ; la réalité, elle existe, quoi qu'en disent ces fous. — « Ils sont réels les dividendes que je touche et réelle aussi la chair de la putain que je palpe ». Ainsi parlent le *banquier* ou l'*épicière*. Le surréalisme, devons-nous le dédaigner nous aussi ? et devant lui plisser la lippe ainsi que fit Barrès devant Rimbaud : « Il ne voyait en lui que ce vague mystificateur dont on parlait dans les brasseries vers 1885 et qui avait donné des couleurs aux voyelles », nous confie M. Thibaudet dans un élan de sincérité. Nous chercherons en vain sur tout l'horizon littéraire d'autres écrivains qui se groupent sous le signe révolte. On peut objecter : ils ne font pas d'action révolutionnaire, mais qui en fait aujourd'hui, et qui peut en faire, et sous quelle forme ? Nous ne pouvons juger les esprits que d'après leur réaction en présence des faits.

Les qualités révolutionnaires d'un Breton, par exemple, ne sauraient être mises en doute : « Je pense avec tous les hommes vraiment libres que la Révolution jusque dans ses abus, demeure la plus haute, la plus émouvante expression qui se puisse donner de cet amour du bien, réalisation de l'unité de la volonté universelle et des volontés individuelles. C'est dans une Révolution qu'à travers le jeu nécessaire des penchants humains, la vérité morale pourra seulement se faire jour. » Et quelle claire expression d'un souci si proche de nos soucis dans cette phrase : « Tournons-nous vers l'Orient d'où commencent à nous venir de précieux encouragements ». Breton, persuadé de la décadence profonde de l'Occident, n'at-

tend plus de possibilités de renouveau que de l'Orient, immense réservoir d'énergies neuves. Aragon écrivant : « Il y a une gauche et une droite dans l'esprit », condamne cette prétendue indépendance de l'art, marque infaillible de lâcheté intellectuelle.

Là où nous nous séparons des surréalistes, c'est lorsqu'ils laissent percer certaines espérances sans doute illusoire : « Il faut créer un mouvement dans les esprits... exiger une désaffection absolue de tout ce qu'on a coutume d'appeler la vie, de la vie telle qu'on nous l'a faite... » La France de 1925 paraît se soucier fort peu des *mouvements d'esprit*, les mouvements de Bourse ont pour elle un autre intérêt ! Si pareils mouvements étaient en ce temps possibles, la Révolution ne s'ajournerait plus dans un futur hypothétique : elle jaillirait des esprits, car elle apparaîtrait comme le terme logique de toute action spirituelle sincère et lucide. Nous avons une plus grande confiance dans « les encouragements immenses » venus de l'Orient. La vieille Europe abdicque et nous sommes les témoins angoissés de cette abdication !

Le rude travail de critique et de démolition que nous voulons tenter ici, nous n'avons pas l'orgueil de penser qu'il puisse créer ces grands élans que les surréalistes croient encore possibles. Briser certains

dogmes, condamner certaines opinions, ébranler les hideux châteaux de cartes des *penseurs* du jour, simples buts de notre action. Si nous sommes incapables de créer des idées nouvelles, de nouvelles formes d'activité, nous ne saurions admettre que l'on promène des cadavres faussement parés des couleurs de la vie : il faut que nos contemporains *sentent* et *voient* , malgré tous les bandeaux écrasés sur leurs yeux, qu'ils vivent dans un cimetière et que la mort leur est seulement remise.

Cette tâche de dénonciation on peut compter ceux qui l'entreprennent. Lors de la mort d'Anatole France, ce n'est pas vain hasard si les rédacteurs du *Cadavre* et ceux de *Clarté* ont découvert un objectif commun : là-bas comme ici, était apparu nécessaire le funèbre jeu de massacre. Ces colères, ces révoltes, elles sont les points de contact entre la plupart des surréalistes et nous autres, points de contact que nous ne découvrons ainsi marqués avec aucun autre groupe littéraire actuellement vivant. Un désir passionné de démolition, tel est bien le mobile essentiel du surréalisme et ce désir n'existe pas ailleurs. C'est ce que nous devons dire ici.

VICTOR CRASTRE.

